

À N B

# LES EMPIRES DE LA MORALE

## ÉPILOGUE

Rome, X.IX.XV.



Chère Mademoiselle,

J'ai appris, un peu tard, que vous aviez cédé à la tentation du bien. À cette illusoire conformité de l'âme à laquelle une jeunesse incertaine et encore peu viciée par la vie – bien que déjà délicieusement atteinte en son être – aspire parfois. Devenu reflet par ce choix, je me dois dès lors à vous, par écrit, le temps d'une dernière lettre, d'un dernier regard qui vous traversera sans jamais me revenir.

La bonté est une question complexe. L'intention ne fait pas tout. À vrai dire, après y avoir longuement réfléchi, j'en suis venu à la conclusion qu'elle ne faisait rien. Pure intérriorité, elle est une préciosité ridicule que vous apprendrez à garder secrète. Sa nature la condamne à n'être que discours, et par là-même, remorque du réel. Lorsqu'elle est « énoncée », l'intention n'apparaît à celui qui la reçoit qu'à travers les bribes, toujours partielles, que l'on est en mesure de lui offrir. Son incomplétude, volontaire ou non, à peine admise par l'énonciateur, est de plus, en ces affaires particulièrement, tenue pour acquise par le récepteur, et dès lors souvent outrancièrement fantasmée pour être exagérée, ou au contraire, minorée.

À peine émises, les intentions se voient immédiatement saisies par la « compréhension » de leur destinataire, sans que déjà une quelconque distinction ne puisse être établie entre ce qui appartient à l'un ou à l'autre. Il faut encore que l'intentionnalité du récepteur intervienne après cette fusion initiale et immédiate pour émettre une réponse qui subira à nouveau le même processus et produira un nouvel amalgame, laissant le nouvel ensemble approcher dangereusement de la catastrophe. Ainsi, la réponse qui sera faite à l'émission d'une intention – pour simple qu'elle soit – ne pourra, pour proposer un rapport enfin entier à l'énonciateur initial, que se produire dans une existence

propre et, dès la première vibration, déjà parfaitement étrangère aux deux individus qui avaient tenté de partager un quelque chose. De quoi se déduit que la seule intention qui puisse demeurer pure, celle que vous poursuiviez à contre-courant cet été, est celle qui reste tue – et ignorée – à jamais.

Qui se refuse à cette fatalité inquiétante, et qui ne trouve pour y échapper que la voie de la médiatisation, en tentant non seulement de condenser et d'expliquer la fatale incommunicabilité, mais en plus de la transmettre à d'autres afin qu'ils résolvent à sa place cette énigme intolérable, ne peut dès lors, par la répétition du processus, que se condamner au sacrifice, ou à celui de la vérité. En inscrivant son action dans une justification téléologique de ses intentions passées, l'on ne peut, au mieux que s'effondrer dans le regard compatissant du tiers pris à témoin, au pire le faire juge d'un espace qui ne lui appartient pas.

Sans vous en rendre compte, ou plus probablement en cherchant à (vous) cacher une réalité trop difficilement soutenable – celle qui vous a fait vous trouver, un instant, sous l'emprise incontrôlable et irrationnelle d'un désir parfaitement interdit – vous avez nié l'existence de cet espace qui nous sépare de tout tiers, que tous nos efforts n'ont jamais réussi à abolir, et qui, une fois pénétré, impose silence. Cet espace, d'apparence monstrueux, insaisissable, est une immatérialité sans appartenances où meurent les moralités et naissent les sentiments. Il est le lieu sans flammes ni pensées qui accueille et fait naître nos plus violents incendies, et qui doit échapper pour cela à tout jugement, à toute tentative d'explication, de discours, de communication. Il est celui que vous avez tenté de rendre public en introduisant dans notre affaire qui ma conjointe, qui vos amies communes.

Craint, divinisé, haï, je vous parle d'un lieu sans lieu qui a été paradoxalement mille fois comblé, rationalisé, raconté au cours

de l’Histoire, dans le cadre de tentatives sans commune mesure avec la situation que nous avons connue. Les âmes universelles, les inconscients collectifs, les Dieux tout puissants... sont venus comme autant d’images permettre de « comprendre » et de contrôler un entre deux qui nous échappe entièrement, et qui parce qu’il échappe au nous, semble le seul à pouvoir donner un sens à nos vies.

Ce lieu est bien entendu multiple, et nous le rencontrons à plusieurs époques de notre vie. Il faut du courage pour le connaître et s’y acclimater sans la tutelle de ces discours, dont le premier, le plus pauvre, est celui de la morale. Vous auriez pu l’avoir, puisqu’un temps, nous nous y sommes mus en silence, avec malice, au dépens de tous et de nous-mêmes, sans réelle conscience de notre privilège et de la grandeur que nous en tirions. Vous auriez pu l’avoir, si vous vous étiez autorisé la rencontre qu’il exigeait.

Vous aviez peut-être peur que je vous entretienne de morale. Que je reprenne un flambeau dont vous vous êtes saisi et que je le retourne à votre encontre. Je m’apprête, au contraire, à défendre l’indéfendable, à vous mener contre le choix que vous avez fait, dans cet ailleurs que vous avez tenté de renier. À vos entiers dépens, vous faire vivre ce que vous avez oblitéré.

§

**N**ous sommes nés par un frôlement échangé dans cet étrange espace dénommé *chez Monseigneur*. Lors d’une nuit dont vous vous étiez faite l’hôtesse, le bonheur entier que vous aviez jusqu’alors affecté de montrer a soudainement cédé, l’espace d’un instant, à la faveur d’un impalpable trouble du regard. Éprise de contrôle mais mortifiée à l’idée de ne pas pouvoir jouer, votre premier pas, immédiatement saisi, s’est froissé.

Dans cet ancien prostibule, sur un immense siège en velours, une hésitation a suffit à marquer le début d'une liaison, aujourd'hui achevante et composée dans ce blanc artifice.

Les moments inauguraux manquent parfois de grandeur. J'ai trop souvenir de celui-ci pour ne pas lui attribuer une certaine magie. Celle d'une ivresse où vous n'étiez pas prévue, accompagnée des dernières gouttes d'une aventure ébauchée avec une autre femme qui nous accompagnait alors. Un tableau où vous vous êtes glissée, tardivement, tâche blanche au milieu d'un noir étable, troublant délicatement les faisceaux bleus et rouges qui jusqu'alors componaient la scène. Une apparition fugace, à peine prolongée et dans le même temps diluée par d'étranges événements – le manteau, l'alarme – qui la condamnaient à imprimer et, malgré vous, à prendre date.

Des mois ont passé, nombre d'entre eux morts, sans la moindre pensée mutuelle, mais sans froissements ni repli d'aucune sorte. Erratiques, souvent interrompues, les traces luisantes ici et là laissées se sont perdues dans des nuits nourries des bras odeurs et corps d'autres. Dans cette attente, certaines bribes n'ont pas été saisies – d'autres n'ont pas produit d'effet.

La deuxième rencontre est intervenue quelques semaines plus tard. Belqis nous avait invités dans une rue du premier arrondissement de Paris. Un espace étroit, coincé entre la monumentalité du centre Beaubourg et les bruyantes veines qui enserrent la Seine. Un couloir sans vitalité, invitant à la collision ou au refuge. Le printemps peinait à commencer et la semaine était, je pense, en cours.

Je suis arrivé en retard. La première image, celle de nous trois, probablement à peine maladroits, s'est effacée. Je l'imagine cependant comme celle d'enfants sérieux, secrètement échappés de leurs parents, n'ayant qu'une idée à l'esprit, celle de se mouvoir vite et d'avancer au plus loin, quitte à s'enfoncer

dans les noirceurs du monde, pour ne plus se laisser rattraper. Le vent s'apprêtait à se lever, la chaleur manquait encore, et après quelques hésitations, nous avons choisi l'intérieur d'un café vide, fuyant la vie de tous ses pores, fait de fadeurs rouges et blanchâtres, semblant appartenir à des décennies passées. Sur la droite, le bar et sa seule coulée de bière. Au centre, une sorte de couloir sans ampleur, encore. Et en son fond, au coin gauche, collés à la vitre gelée d'une terrasse, nous, une banquette et une table ronde.

Vous vous êtes positionnée face à moi. En face. Elle sur le côté, légèrement. Déjà. L'intermédiation, qui allait nous accompagner jusqu'à notre dernier instant, ne se retirant que pour mieux nous accélérer et nous faucher, s'installait avec la délicatesse des siècles et de l'Histoire, prête à sévir et à mortifier, par une autorité naturelle qui m'abattrait soudainement, près d'un an plus tard, à même la rue de Mabillon, me livrant à une douleur si sourde qu'elle me ferait m'asseoir sur une chaise à trois pates laissée là, au milieu du trottoir, sans appuis, du fait d'un simple message que vous m'aviez transmis.

Ce soir là, dans ce bar étroit, au moment de s'asseoir, elle savait déjà. Mais qui se risquerait à deviner ce qu'étaient alors ses intentions ?

§

**L**es rapports qui se sont établis dans ces premiers instants auraient pu ressembler au dialogue entre la flûte traversière et la clarinette qui, accompagnées des pizzicati imperceptibles de violons sachants, marquent le début de la *Vltava*. La liaison qui progressivement unit les deux solistes paraît tout d'abord imperceptible. Lorsque la clarinette soudain se décide à accompagner la, sa flûte, cette dernière feint ne pas prendre

conscience de cet autre qui épouse étrangement son rythme, ses mouvements, sans même s'être introduit. Prête à voir, elle poursuit, *l'air de rien*.

La conversation qui s'ensuit est banale, et ne trouvera de beauté que dans la distance du souvenir déformé. La liaison se fait, incidente, dans une complicité riante, croissante, sans interruption aucune du mouvement. L'inquiétude des premières notes, de la marche solitaire dans un froid glaçant, a laissé place à une virtuosité qui à chaque fois plus tutoie les sommets, libérée des lignes et clefs d'une partition encore à écrire.

C'est alors qu'apparaît, embusquée, une unique note, portée par le seul, le véritable tiers à l'affaire, l'extérieur, l'omniscient, l'invisible, l'alto, votre conjoint, dont la tension imperceptible, neutre, attentive, coupable, se charge de couvrir les clartés trop joyeuses de toutes les ombres qui occuperont les jours à venir. Par son absente présence, par ce court échange écrit avec un homme resté à Londres, s'attachent définitivement trois corps jusqu'alors esseulés dans la fosse d'un immense orchestre qui menaçait de prendre place. Incapables d'écartier progressivement les *pizzicato* de la tierce au regard malicieux, satisfaite d'avoir fait son office et laissé naître le premier acte, habités par l'étrange et grave constance de Pierre, les deux solistes tentent de s'enfuir. Mais la liaison, soudaine, brutale, qu'aurait permise l'extraction d'une absence devenue dicible, partagée, dont on n'attendrait plus d'autorisation, n'intervient pas.

Depuis sa souveraine distance, eusse-t-il eu un regard, la malice lui aurait déjà semblé être partout dans cette soirée encore pourtant trop innocente. Par son office moralisateur – il n'y a pas de neutre qui sache s'en défaire – il aurait alors peut-être laissé échappé une censure, qui, par surprise et réaction, aurait provoqué la première coulée sanguine. Les corps se seraient déplacés, et, à quelques mètres de là, se seraient réchauffés au

son d'une musique qui n'a rien à voir avec le monde de la traversière, soudainement incapable de mener la marche et décidée, *en contre*, à se soumettre au bon vouloir d'un duo qui n'était jusqu'alors pas apparu comme tel. Dans cette mise en rapport, flûte et clarinette se seraient enfin rencontrés, les bribes se seraient devinées et déchiffrées, répondues et emportées un peu moins discrètement, un peu plus *intentionnellement*. La danse aurait commencé. Quelques secondes encore, quelques strophes encore et la bascule, annoncée par un triangle sorti d'on ne sait où et un alto qui, maintenant tremblant, n'aurait plus su se tenir, auraient amené à la giclée qui attendait secrètement dans les mains inertes des vents et des bois, nourrissant un immense flot débordant de son lit, faisant des deux instruments Un, les dissimulant aux regards de leurs pairs dans une danse sans plus d'accrocs n'appartenant plus ni à l'un ni à l'autre, ni au violon ni à la harpe, ni à la flûte ni à la clarinette. Ainsi la nature et un air – une rencontre – d'apparence si anodins, dont les inquiétants projets n'auraient pu se deviner à rebours qu'avec une oreille expérimentée, lors d'une nouvelle écoute, dans ses trois premiers arpèges, et ces cinq premières croches en mi d'une harpe bien plus sévère que d'apparence, dans ces cinq premières croches qui annonçaient cet étrange triangle et le début d'un rapport, auraient-ils pu se dérouler.

Cela n'a pas été tout à fait le cas, bien que nous soyons arrivés là, au bord de la promesse, séparés de cette majesté par de très éternelles secondes qui ne viendraient jamais, sur le point de la rejoindre, en trajet vers l'espace qui avait promis de l'accueillir, mis face à face sans n'avoir même osé le demander, par notre thuriféraire, par le point de liaison qui bientôt surgirait, furieuse, pour rompre et dissoudre l'union des flots qui s'annonçait malgré l'ennuyante passivité de l'alto, et qui préférait pour l'instant suivre et nourrir un cours auquel elle pensait pouvoir se joindre, comme vous et moi.

Ce soir là, les rires et les hésitations, l'absence encore de sentiment se sont entraînés et mêlés à l'ironie de ces folles chaussures offertes par votre conjoint, dont vous étiez si fière, d'une fierté encore enfantine, encore amoureuse. Dans cet environnement sans événement, sans déclencheur permettant de créer cet espace absent d'où prendraient les flammes, attendait un visage. Avec la distance, on s'interroge sur ce qui aurait pu provoquer l'accélération. Et l'on y revient. Là, dans cette confusion de la communication, dans ce cumul d'intentions, seulement interrompu par ce territoire marqué qui n'aura jamais été suffisamment approché, on revient à cette tâche blanche. A ce visage qui n'a jamais été saisi.

§

**J**e vous ai dit ne pas croire en la bonté que vous avez cru pouvoir revendiquer, vous apprécier, fondre en votre corps comme on le ferait d'un long coussin serré par la solitude un soir d'absence. Je n'y ai, en fait, jamais cru. « L'engagement » dont vous m'avez décoré d'une parole qui ne savait cacher ni le désarroi, ni l'incompréhension d'un vrillement que vous ne saviez plus comment contrôler, n'est qu'un de ces creux éléments de langage qui nous masquent à l'autre et qui ont dû vous desservir autant avec Elles qu'avec moi. Le rapport au monde que nous avons partagé est irréductible à un de ces qualificatifs où vous cherchiez peut-être un équilibre retrouvé. Il se fait et se défait à l'encontre de toutes les règles sociales qui encadrent cette forme de discours. Il dépasse peut-être même la mise en mot. Il est, pour l'illustrer, pour tenter de vous *faire montrer* du lien qui unissait ma proposition à votre être, au-delà de l'aventure et de l'abandon de soi, le moment où viennent l'acceptation pleine, entière, inconditionnelle et immédiatement intime de l'altérité que présente un visage, une prunelle, une iris et les lèvres qui l'accompagnent, la joue fardée d'une nacre

naturelle, la peau qui se tend au mouvement d'une musculature fine, encore naissante, dévorante, et qui en ne disant rien du tout, absolument tout, définitivement tout, de la personne qui l'a engagé par un mouvement, une apparition, saisi entièrement et interdit toute pensée.

Le bien n'a rien à faire dans cet espace sensible où tout apparaît possible, puisque rien n'est encore inhibé, et où le monde se trouve soumis à cette acceptation préalable, entière, inconditionnée d'un ailleurs incontrôlé. L'explication, la justification, la parole sachante n'y ont naturellement pas place. Il s'agit là d'un problème épistémique. Atteindre l'espace où la rationalité, la conséquence, le lien de causalité sont parfaitement interdits est la seule proposition valable au moment de se confronter à l'autre, à cet autre. Pénétrer cet espace où l'on n'est plus à soi, renoncer à l'illusion du contrôle, entrer dans ce lieu vorace où la lutte pour arriver au point fatal – celui où la rencontre interviendra enfin – sera totale, c'est, en somme, se perdre dans un monde où la brûlure promet d'être sans victoire, et de n'en sortir qu'à la condition d'avoir plongé dans le néant qui nous tendait ses mains, sans promesse de retour, pour l'ivresse de cette absence de retour.

Jeune femme, cette folie que tous ont l'impression de tenir à portée de mains sans ne jamais l'empoigner m'a mené à bien des endroits sur terre. À bien des humiliations et des souffrances. À de vrais moments de grâce. Et à la certitude d'avoir vécu. Ce moment où vos jambes se croisent et où vos doigts ronds se posent sur des genoux tenus par un noir serré, dans la gêne de savoir que les avenirs incertains se décideront là, l'instant suivant, alors que vous vous êtes déjà promise maintes fois d'y renoncer tout en vous dirigeant jusqu'à lui, je l'ai retrouvé au cœur de ce pays sans âme, harassé par le soleil et les ondes radioactives, la beauté des paysages et la solitude suprême. Cet instant lors duquel la dernière fuite sera déjà trop tardive, où les regards ne se sont pas encore croisés mais ne

pourront plus s'éviter, où le sac se pose, le menton rentré, ce moment qui promet d'être le dernier, et qui sera entièrement voué à devenir l'avant-dernier, je vous ai proposé de le vivre en lévitation là où seul le néant se postulait en alternative. Ce moment avant le vide, où dans le rejet du rapport à un futur indéterminable – fusse-t-il question d'une demi seconde – vous avez encore le choix. La possibilité de vouloir sans compromettre. La possibilité de vous ressaisir et de redevenir vous-même. Je vous l'ai proposé.

Parce que là, dans cet instant, s'approche une forme de liberté parfaite, intégrale, la seule qui soit car la seule qui s'impose avant que la communauté, l'espace-tiers ne reprenne ses droits, et que l'illusion du contrôle, du choix, ne reviennent. Ce moment où les yeux ne sont pas encore remontés. Où vous croirez avoir choisi avant de vous être interrogée, avant d'avoir cherché à voir, savoir, cette intentionnalité de l'autre, qui lui ne connaît, n'a peut-être pas cure de la vôtre, et qui ne vous fait exister, vibronner, vous agiter comme une molécule, qu'encore en son désir pur, dénué de rapport. Un instant qui sait que, dans un instant, tout ne sera plus que question de bribes, qui s'interpréteront et se déchiffreront dans un espace intermédiaire où finalement plus personne ne sera soi, dans un espace qui n'appartiendra qu'à une communauté nécessairement imaginaire et extérieure à ces deux esprits, où l'on ne sera plus maître de rien, et dont l'ampleur dépendra de celle de ce regard qui n'est pas encore venu, qui arrive, qu'il faudrait éviter pour qu'il n'ait pas à décider, *a posteriori*, d'un passé que l'on croit encore, au moment où le présent s'y substitue, indéterminé.

§

**I**l n'y a de morale ni en musique, ni en physique, ni donc, faut-il croire, dans la vie. Un duo qui se croit quatuor et qui aspire à

la symphonie ne peut être jugé que sur la valeur de ses aspirations et l'harmonie de leur exécution. Il n'existe et n'est jugé que dans cet espace esthétique qui doit, jusqu'à la représentation finale, être préservé en tant que tel, protégé de toute extériorité, et se construire dans le silence de l'imaginaire qui unit ses composantes. Le moindre trouble, la moindre introduction d'une considération tierce qui le ramènerait à une rationalité, à une légitimation, à une moralité, et le chemin emprunté avec la virtuosité des sentiments purs - s'effondrera. Vase clos parfait, celui du compositeur, distancé même de ses instrumentations, pure écriture mentale dont les dissonances ne seront que bien plus tard décryptées, et n'appartiendront à un autre monde que parce qu'elles se seront refusées, dans leur incubation, à s'y soumettre.

Il n'y a pas de morale dans les sentiments, car ils appartiennent à un monde qui ignore tout du monde. Qui ne trouve sa valeur que dans cet engagement esthétique absolu qui détermine les véritables existences, les fait plus grandes qu'elles-mêmes et les amène à transcender les mondes, dans cet engagement dont vous avez cruellement manqué au moment où il vous était requis, laissant place à un effondrement qui non seulement détruisait tout espace à venir, mais en plus entachait à jamais le chemin que vous aviez jusqu'alors tracé, pas à pas, bûche après bûche. Lorsque l'air s'empourpre, la parole contemple et le regard s'impose. Oui ou non, convergence ou divergence, à plus tard ou immédiatement, l'espace qui s'apprête à fondre dans l'immensité où à se recroqueviller jusqu'à imploser n'exige qu'une chose : un silence absolu de la vertu, une virtuosité de l'art qui s'abandonne toute entière à la virtualité des sentiments.

§

Cette deuxième rencontre a bien failli être notre dernière. Nous avions pu ce soir là mesurer l'ampleur de nos différences, d'un écart soudainement devenu trop grand pour les quelques atomes qui s'y mouvaient alors. Trop encore restaient confinés dans d'autres espaces, dévoués à d'autres histoires, et l'énergie du moment, dispersée dans les interactions avec d'autres individus soudainement greffés à notre quatuor qui, je le pense, n'ambitionnait encore alors que de devenir trio, restait trop faible. Alors, loin des promesses virtuoses de la Vltava, nous nous sommes simplement enivrés, un peu. Dansé, un peu plus. Puis, séparés par la situation, dans un appartement qui aurait dû nous unir, nous nous sommes soudainement quittés. Vous n'avez pas dit au revoir. Et vous êtes, déjà, partie avec O. Le souvenir maintenant revient.

Les empires de la morale, c'est un terme de Duras. Aussi morbide que le principe d'une lettre qui s'approche de sa fin signe par son existence – ou plutôt, par votre lecture – l'achèvement d'une relation qui doucement, définitivement, s'éteint dans le mineraï de l'écrit. J'aurai aimé ne pas vous l'écrire. M'arrêter là. Renoncer à l'abandon des mutiques promesses. Mais voilà. Nous y voilà. À révéler. Sous forme de flash. Dans la brûlure du flash.

§

Le dernier déclenchement, le premier, l'enfin, est intervenu, sur les quais, vous le savez maintenant, près d'un an plus tard, dans un moment inscrit dans votre mémoire comme dans la mienne, seul à rester vivide, à maintenir en lui une vibration moléculaire que les autres n'ont jamais véritablement atteint, une pulsion d'existence qui se refusera longtemps à tout à fait mourir, une beauté qui n'a jamais été énoncée.

Là, enfin, parce que là, involontairement, dans une solitude partagée. Sans intention aucune. Sans peut-être même savoir quelconque. Avec l'incertitude même que vous ayez su m'y trouver. Et le hasard, cet étrange hasard, cet heureux hasard d'une crise physique qui m'imposerait l'esseulement, qui imposerait de vous voir sans violons, sans harpe, sans triangle. Engoncés dans la fosse, entourés des lions, bois et vents, mais cette fois seuls, silencieusement seuls. Dans la gêne et la timidité, celle-là même que mettrait en mots une autre flamme, Erin, trop consciente de ce qui alors se trame, pour l'avoir vécu, pour en avoir fait l'expérience, pour l'avoir attendu sans ne jamais s'y résigner, trop attachée à son amitié, à sa réalité, à un lien qui nous avait amenés là, un siècle auparavant, chez Monseigneur.

Timidité, fatigue, épuisement même, isolement, pression. Ce qui se voyait par tous les pores et ne se disait pas. Ces journées frénétiques à courir de rédaction en rédaction, de média en média, de télé en radio, prêcher la bonne parole, s'exposer bout de chair à bout de chair, voir prendre en notes son destin à des milliers de kilomètres, sentir son corps progressivement enserré à mesure qu'il s'enfonçait dans le mou espace médiatique par des plumes avides qui ne cessaient d'enregistrer, loin, très loin de là, avides d'indices et de syllogismes, prêtes à frapper des mots judiciaires une réalité soudainement dessaisie de son expérience, de son auteur, pour le . . . le condamner, l'emprisonner.

Fait prisonnier. Voilà ce que j'aurais voulu vous dire, mais ne savait ni ne pouvait vraiment, pendant que nous cherchions comme deux enfants à peine émancipés, une pizza. Ce que je n'ai pas su dire. La lettre écrite pour Julian, publiée pleine page, comme ça, sur un coup de tête, au cœur du *Monde*, le vendredi d'avant. Les échanges avec Hollande dans les jours qui précédait, l'appel de Londres dans les quelques minutes qui vous attendaient. L'épuisement, la boucle qui se destinait à ne

s'arrêter jamais, ce monde qui virevoltait dans votre ignorance parfaite, et qui soudainement, à la lisière de la disparition, se trouverait paralysé par la mort, la petite mort, la gracieuse mort du seul lien qui m'y rattachait. À quelques instants de votre arrivée, sans raisons, sans sens, sans rien du tout. Plus de batterie. Plus de batterie, mais encore, la tension, l'absence, le ridicule, l'hésitation et puis vous, arrivée en biais, l'air de rien, alors que je l'attendais, lui encore, O., prêtre involontaire de notre relation, raison officielle, et peut-être même réelle, du prolongement de ma présence.

Des mois de silence, et cette fois, après l'entrée en biais, la rencontre, pleine, entière, malgré les non-dits, malgré l'incommunicabilité. Parce qu'enfin l'incommunicabilité, le tête-à-tête, parallèle, sans se regarder ni véritablement oser, parce que cette fois sans couverture, ni d'Elle ni de Rien. Deux âmes assises à égalité côté à côté, comptant sur les frôlements que les regards hasardeux provoqueraient, sur une confrontation enfin osée sans intentions ni arrière pensée. Une rencontre, enfin.

Double absence, et dès lors, pour la première fois, double présence. Condamnée à la brièveté, condamnée à l'inachèvement, sous le regard plus complice qu'attendu de nos censeurs, dans la certitude d'une impossibilité à subvertir, mais avec l'encouragement d'un silence approbateur. Présence, absence. Rencontre, enfin. Début, et fin.

Le reste est histoire. Histoire d'un choix. Histoire d'une impossibilité. Histoire d'une liberté. La vôtre. La mienne.

Sachez que vous m'avez fait rêver. J'espère, qu'un jour, vous aurez le courage, non pas de l'engagement, mais de votre beauté.

Amitiés éternelles,

JBHanes